

## Coup de coeur

### Entre l'homme et la bête vers le héros

### *Batman*

François Dugré

Volume 9, numéro 2, décembre 1989, février 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34233ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

#### ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Dugré, F. (1989). Coup de coeur : entre l'homme et la bête vers le héros / *Batman*. *Ciné-Bulles*, 9(2), 30–31.

## Entre l'homme et la bête vers le héros

par François Dugré

Après la réussite toute relative de son agréablement fantaisiste mais vite oublié **Beetlejuice**, on peut se demander si Tim Burton n'a pas pactisé avec le diable pour enfanter le succès commercial foudroyant qu'est **Batman** et s'assurer ainsi une part d'immortalité. Mais une fois passé l'étonnement paralysant, plusieurs raisons s'offrent à nous pour comprendre cette irrépressible *batmania* qui délie soudainement les cordons de millions de goussets. Repérons, pour commencer, les causes extrinsèques au film lui-même.

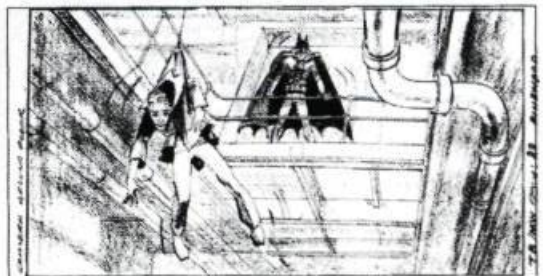
Il y a d'abord le sujet, Batman, qui est en soi un gage de vif intérêt. En effet, Batman, apparu sous la plume de Bob Kane en mai 1939, a rapidement conquis le devant de la scène onirique dans le coeur des enfants. C'est toutefois grâce aux serials télévisés réalisés en 1943 par Lambert plutôt qu'aux bandes dessinées que notre héros doit son succès prodigieux. Les mordus allèrent jusqu'à créer un nouveau terme, le cinéthon, pour désigner l'activité consistant à visionner pendant plus de quatre heures les 15 épisodes de la première série. L'arrêt momentané dans l'émission du 16 mars 1961 pour donner des nouvelles de Gemini provoqua des milliers de protestations. Mais c'est au milieu des années 60 que Batman et son fidèle Robin, sur papier ou campés par Adam West et Bruce Ward, connurent leurs plus hauts sommets. Pour les amateurs de *l'eusses-tu cru*, rappelons quelques faits : les petits *comics* se vendaient à un rythme qui faisait pâlir d'envie les marchands de petits pains chauds. Pour chaque *Reader's Digest* vendu, comptez 10 *comics* ! Pour la seule année 1967, les Américains dépensèrent 600 millions de dollars pour le label Batman !

Avec un si noble pedigree, à l'heure où le cinéma américain reluque du côté des héros bédésques, Batman était le sujet rêvé pour un film. Ajoutez à cela une campagne publicitaire pléthorique, l'envahisse-

ment des boutiques par des gadgets arborant la chauve-souris, quelques controverses suscitées tant par le choix de l'acteur incarnant le demi-dieu que par la violence affichée alarmant les psychiatres déjà aux prises avec les jeunes ombres de la nuit qui troublent les honnêtes gens, vous avez-là tous les ingrédients d'une recette à succès.

Cela dit, il existe derrière cette frénésie un film qui doit bien avoir quelque valeur interne pour alimenter un tel engouement. Certes, avec un tel budget de plus de 40 millions de dollars, on pouvait s'attendre à de très beaux décors, à des gadgets sensationnels, des images superbes et des comédiens de première catégorie (Jack Nicholson aurait touché 11 millions plus un pourcentage des recettes). Ce qui impressionne, c'est le fait que ce film évite le redoutable écueil de l'affadissement d'une transposition d'un héros stéréotypé. Le fait-il au prix d'une trahison ? Sans doute, et c'est tant mieux. À cet égard, la disparition du faire-valoir Robin est bienvenue et s'explique, contrairement à ce qu'on a pu dire. Nous y reviendrons. Surtout, on a courageusement opté pour un travestissement du manichéisme primaire inhérent au monde de la bande dessinée et des films à héros. En effet, tout a été mis en oeuvre pour confondre malicieusement dans une zone grise le royaume trop blanc et trop noir du bien et du mal. Pour ce faire, il fallait reconstruire depuis le début la naissance du héros et exacerber chez le Joker et Batman les qualités qui contrastent avec ce qu'ils sont supposés incarner mais que les anciennes histoires permettaient d'exploiter.

Batman n'est, au début, qu'un bruit qui court dans Gotham City. Pendant l'arrestation des deux escrocs qui, après avoir attaqué une famille, ont eu affaire à la *chose volante*, le journaliste Alexander Knox rappelle au policier les rumeurs voulant que l'homme chauve-souris ne peut mourir et s'abreuve de sang. L'allusion au vampirisme est nette et traduit le statut trouble de l'être zoomorphe qui ne sera levé, aux yeux de la population, qu'à la toute fin du film.



Extrait du découpage technique dans les cartes « Batman » : quand les gadgets offrent un véritable intérêt cinéphilique

### Batman

35 mm / coul. / 125 min / 1989 / fic. / États-Unis

**Réal.** : Tim Burton  
**Scén.** : Sam Hamm et Warren Skaaren d'après l'oeuvre de Bob Kane  
**Image** : Roger Pratt  
**Dir. art.** : Anton Furst  
**Mus.** : Danny Elfman (chansons de Prince)  
**Mont.** : Ray Lovejoy  
**Prod.** : Jon Peters, Peter Guber (Warner Bros.)  
**Dist.** : Critérium  
**Int.** : Jack Nicholson, Michael Keaton, Kim Basinger, Robert Wuhl, Billy Dee Williams, Jack Palance



# Coup de coeur : Batman



fait d'une seule pièce, boute-en-train et léger comme un enfant gâté.

L'enfance, trait singulièrement dominant dans le film, explique les motifs du comportement bizarre de Batman et la jalousie infantile du Joker devant tous les jouets que possède le justicier ou sa rage meurtrière lorsqu'il se fait voler ses beaux ballons. On comprendra, après cela, la disparition du héros-enfant Robin qui aurait inmanquablement conféré à Batman le statut d'adulte et désamorcé toute la tension où se joue l'intrigue entre les deux personnages. L'intervention télévisuelle du Joker est à ce niveau très significative, et annonce le dénouement. Après avoir accusé Batman de semer le désordre dans la ville, alors qu'il offre une distribution de 20 millions de dollars au cours d'une parade (savoureuse critique de ceux qui remettent leur confiance au pourvoyeur), le Joker le défie de se démasquer auprès de la population et d'enfin révéler sa véritable identité. C'est précisément à cet instant que Batman revoit la scène traumatisante de son enfance et fait le lien entre le meurtrier de ses parents et l'infâme Joker. C'est alors qu'il retrouve son identité et son courage pour voler, c'est le cas de le dire, au secours de la population.

À ce stade du scénario, Jack Napier, tout de noir vêtu, figure encore le gangster typique des années 30. Mais, lors d'un guet-apens monté par son propre patron, il rencontre sur son chemin Batman qui le fera plonger, volontairement ou non — c'est habilement indécidable —, dans un bain acide qui agira sur lui comme une véritable thérapie cathartique. Il est désormais le Joker, personnage haut en couleur, qui assassine son patron, et devient l'irrésistible plaisantin qui détruit tout, à gorge déployée, au nom d'une nouvelle esthétique révolutionnaire qui table sur l'insignifiance de la vie. Cette corrosive allégresse jure avec Bruce Wayne, que des séquences parallèles nous présentent comme seul, taciturne, introverti, traditionaliste, distant et indécis par rapport à la belle Vicky Vale, fractionné dans sa double identité. Lorsqu'il devient Batman, il est sombre, lourd, vindicatif, c'est-à-dire n'étant mû que par son désir de se venger des bandits qui lui ont volé son enfance heureuse en assassinant ses parents. Son déguisement et ses gadgets ne semblent être qu'autant de carapaces et de défenses pour se masquer à lui-même ses troubles psychiques. Sa voiture qui s'autoprotège et sa sordide cave témoignent, à cet effet, d'un renfermement morbide. Le Joker, pour sa part, agit en groupe, est disert, extraverti, excentrique, salace,

C'est au sommet d'une tour d'église en ruine et délaissée par le divin que se joue l'affrontement final. Cependant, alors que le Joker, allègre, danse avec sa captive, Batman doit encore affronter deux fiers-à-bras, sortis d'ailleurs on ne sait d'où.

Apothéose du contraste, la scène accuse une dernière fois la légèreté du Joker alors que Batman s'embourbe dans une lourde et très pénible bataille. Perché enfin avec sa belle au-dessus de l'abîme, tout semblant les attirer vers le bas, il voit le Joker s'élever tranquillement à l'aide d'une échelle d'hélicoptère piloté par ses complices. Mais Batman, inspiré des dieux qui ne sauraient laisser la démesure triompher et entraîner le monde à sa ruine, réussit à accrocher le pied du Joker à un démon grotesque qui l'entraînera dans sa chute. Sa fausse liberté joyeuse restait sans doute trop dépendante de ce qu'elle niait ; le ridicule tue. La vraie liberté est celle acquise par le nouveau héros responsable et autonome qui vient de naître.

Pirouette finale obligée dans le genre et qui réinstalle le bien dans ses droits, mais au prix d'un long chemin vers la reconnaissance. On sort ainsi du genre trop stéréotypé du film à héros tout en en sauvegardant et en en magnifiant le sens. ■

Anton Furst, directeur artistique, à propos de son travail sur **Batman** :

*« Gaudi me fascine car on ne peut pas le situer dans le temps. Même s'il a vécu dans notre siècle, ce n'est pas un architecte moderne, et il n'est pas classique non plus. Il est une sorte d'anomalie qui occupe une place rarissime, exceptionnelle entre le gothique et l'art nouveau. Je souhaitais une impression légèrement gothique pour la cathédrale, qui n'est qu'une curiosité, où personne ne va, fermée et destinée à la ruine car Gotham City a été abandonnée de Dieu il y a longtemps. Je me suis inspiré de la Sagrada Familia de Gaudi à Barcelone, que j'ai étirée en gratte-ciel, alourdie en ajoutant des éléments de forteresse médiévale et coiffée d'un toit victorien comme la maison de Psycho.*

*Je crois que nous arrivons à la fin d'une longue domination des effets spéciaux qui, à eux seuls, ne suffisent plus à impressionner l'auditoire. Si le film est mauvais, des effets spéciaux brillants n'arriveront pas à le sauver. Je suis venu au cinéma par les effets spéciaux, je les aime et je vais continuer d'en faire mais seulement s'il n'y a pas d'autre moyen d'obtenir ce que je veux. Je ne suis pas le chef de file du cinéma-vérité. En fait, je perçois mon travail à peu près comme celui d'illustrateurs tels Gustave Doré, Arthur Rackham ou William Blake : de l'irréel crédible, si vous voulez. Une fois que vous avez établi la réalité d'un film, son esprit, vous n'avez plus à vous en faire, à tout expliquer ; vous faites ce que vous voulez. Il ne reste qu'à confronter les gens avec cet univers, qu'il soit fascinant, somptueux, sombre, horrible ou autre, et vous les entraînez avec vous. Fellini a dit que la réalité n'est qu'un aspect de notre imagination ; c'est aussi ma philosophie. »*  
(Propos recueillis par Benedict Nightingale, **The New York Times**, 18 juin 1989)